

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(1^{er} juillet- 6 août\) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants](#)[Item](#)[12. Val-Richer, Mercredi 26 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

12. Val-Richer, Mercredi 26 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambition politique](#), [Autoportrait](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants

Ce document est une réponse à :

[12. Stafford House, Vendredi 21 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Collection 1837 (7 - 16 août)

[23. Paris, Samedi 12 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) *est une réponse à ce document*

[24. Paris, Samedi 12 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) *est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-07-26

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitEt moi aussi je respire. Quel horrible cauchemar ! Et si long !

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1,
n°35/52-55

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 65-66, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/225-233

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°12 Mercredi 26, 2 heures

Et moi aussi je respire. Quel horrible cauchemar ! et si long ! Depuis deux jours je n'y tenais plus. Dearest, every day dearer Princess, vous avez cependant trouvé le secret de mêler à une peine déchirante une joie ineffable. Ah ne regrettez pas l'abandon de vos sentiments, de vos paroles : j'en ai reçu un bonheur incompréhensible pour moi même au milieu de mon angoisse, et pourtant si réel, si puissant ! Ma raison, ma justice me le reprochaient, mais sans le détruire. Encore une fois, il faut me le pardonner. Vous le savez ; à un seul sentiment l'égoïsme est permis ; mais il lui est bien permis, car c'est le seul où le cœur, la personne, l'être tout entier se donnent vraiment et sans réserve, et avec plein droit par conséquent de tout accepter, de tout attendre. Oui, j'ai plein droit d'être égoïste avec vous. Je ne crains pas de trop recevoir. Je ne compte pas, je ne mesure pas. Donnez, donnez-moi; je m'acquitterai. Mais ce que je vous demande aujourd'hui, ce que je vous conjure de m'envoyer par tous les courriers, c'est la certitude que votre santé n'est pas trop atteinte, que le repos du corps vous revient avec celui du cœur. Là est la préoccupation, la cruelle préoccupation qui me reste.

Déjà, quand j'étais près de vous, j'ai si souvent tremblé en vous voyant, si aisément et si profondément ébranlée en voyant à la moindre émotion un peu vive, même douce, vos nobles traits, toute votre personne près de tomber dans ce frémissement qui fait mal, même quand la joie le cause et dont on ne sait même bientôt plus, quand il vous envahit, s'il vient de la joie ou de la douleur ! Vous ne savez pas quelles inquiétudes vous m'avez déjà causées, quels regards de minutieuse et infatigable inquisition j'ai cent fois porté sur votre physionomie, sur votre maintien, sur votre démarche, pour y découvrir la moindre trace de la moindre altération de la moindre souffrance. Et que faire de telles craintes dans l'absence, quand on ne peut s'assurer à chaque instant, de leur erreur, de leurs limites du moins ?

Vous me connaîtrez un jour, Madame ; vous savez un jour quelles agitations, quelles faiblesses infinies se cachent dans mon cœur, quand une affection vraie le possède, et emploient, à leur triste service dès que l'occasion s'en présente, tout ce que je puis avoir d'imagination, d'esprit d'énergie. Épargnez moi des troubles

intérieurs qui atteint le bonheur le plus grand et lassant le plus ferme courage. Veillez sur vous, soignez-vous ; rapportez moi ce teint reposé, ces bras que vous m'avez promis ? Vous aurez des lettres, vous en aurez souvent, exactement. Il est impossible que la cruelle épreuve, par laquelle nous avons passé l'un et l'autre se renouvelle. Je suis enclin à croire qu'elle n'a eu que des causes matérielles, des méprises d'adresse, des ignorances de notre part quant aux arrangements de la poste ; peut-être des combinaisons trop variées et trop savantes. Certainement nous y pourvoirons. Vérifiez, je vous prie, ce que je vous ai dit ce matin sur les numéros de mes lettres. Vous avez eu le N°4. Le N°5 était le petit billet non numéroté, écrit le Dimanche 9. Et quant au retard du N°6, j'en entrevois la raison dans la route particulière qu'il a suivie, si je ne me trompe. Votre prochaine lettre me dira j'espère, qu'il vous est arrivé. Votre N°11 n'était que le n°10. Il commence le mardi 18 à midi, et votre N°9 finissait le mardi au moment de l'arrivée du postman. Votre N°12 que j'ai reçu ce matin, n'est donc que le N°11. J'entre dans ce détail pour qu'il n'y ait point d'erreur entre nous.

Jeudi 10 heure

Je n'ai pas de lettre ce matin. Je n'en espérais pas n'importe ; je suis désappointé. Quelle insatiable avidité que celle de notre âme ! Dès qu'elle entrevoit le bonheur elle s'y précipite, elle s'y attache ; elle le veut tout entier à tout moment. A demain mon âme. Je suis charmé de votre conversation avec le comte Orloff. Vous ferez ce que vous voulez. J'attends à présent. vos projets en raison des mouvements de M. de Lieven. Toujours attendre ! Je voudrais connaître au moins tous les gens à qui vous parlez, de qui vous me parlez. Les noms qui m'arrivent par vous qui sont importants pour vous, et qui ne me représentent ni une figure, ni une voix, ni un caractère cela me déplaît. C'est du vague, de l'obscur, de l'étranger. Je n'en puis souffrir en ce qui vous touche. Ah, notre misère ! Que de choses dont nous disons. Je ne puis les souffrir et qu'il faut souffrir pourtant, et que nous souffrons en effet.

2 heures

La proclamation du roi de Hanovre, fera du mal partout. Les conservateurs sont intéressés partout à la bonne conduite du pouvoir. Ceci est vraiment un acte de folie. Je serais bien fâché que les élections anglaises s'en ressentissent profondément. Quant à nous malgré les apparences je doute toujours que nous ayons des élections. Le mieux informé de mes amis m'écrit que jusqu'ici le Roi, qui en décidera seul, y a à peine songé, qu'on se traînera probablement jusqu'au mois de Novembre avec des velléités sans résultat, et qu'alors, quand le vent des Chambres commencera à souffler, s'il secoue un peu fort le roseau ministériel, le Roi préférera un remaniement du Cabinet à une dissolution.

Je ne pense guère à tout cela ; d'abord, parce que je pense à autre chose, ensuite, parce que rien ne me déplaît tant que de penser à vide, et quand il n'y a rien à faire. La bavardage vain est la maladie de notre temps et de notre forme de gouvernement. L'esprit s'y hébète et la volonté s'y énerve. Vienne le moment d'agir ; je penserai alors. Jusque là, je veux jouir de ma liberté et n'appartenir qu'à moi-même, pour me donner à mon choix. Mais quand ce choix est fait on ne s'en dédit plus. C'est ce que dit Pompée à Sertorin dans les beaux vers, de Corneille. Je suis de l'avis de Pompée. Adieu dearest Princess. Pour la première fois depuis bien des jours, je vous ai écrit la cœur un peu à l'aise. Mais cette aise a encore besoin de confirmation. G.

Je ne sais ce qu'il y a de vrai dans les bruits de journaux sur l'état grave de M de Talleyrand. Je vais écrire à la duchesse de Dino. Vous pensez bien que je n'ai par remis votre lettre à Mad. de Meulan.)

Vendredi, 10 h. Je n'ai pas de lettre ce matin. J'en attendais pourtant. Jusqu'à ce

que je sois pleinement rassuré sur votre santé, je n'aurai aucun repos.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 12. Val-Richer, Mercredi 26 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-07-26

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/896>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur65-66

Date précise de la lettreMercredi 26 juillet 1837

Heure2 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationLondres (Angleterre)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

7027

me, mon ame,
avec le lante
marché à présent
de de l'œuvre
me moins tou
me parler.
est important
une figure,
était. C'est
l'âme puis
le milieu!
me le souffre
mon souffre

sera du mal
prochant à
vraiment en
le, l'œuvre,
est. Quant
à toujours
informé de
en l'œuvre
me
me avec de
ad le vint
et l'œuvre en

Et moi aussi je respire. Quel horrible
saut de cœur ! et si long ! Depuis deux jours je n'y
tenais plus. Devenez, every day devenez Princes, vous
avez cependant tenu le secret de miter, à une peine
déchirante, une joie ineffable. Ah, ne regrettez pas
l'abandon de vos sentiments, de vos paroles : j'en ai reçu
un bonheur incompréhensible pour moi-même au milieu
de mon angoisse, et pourtant si réel, si puissant ! Ma
raison, ma justice me le reprochoient, mais dans le
détail. Encore une fois, il faut me le pardonner.
Vous le savez ; à un seul sentiment l'égoïsme est
propre ; mais il lui est bien permis, car c'est le seul à
le cœur, la personne, l'être tout entier de donner
vraiment, et sans réserve, et avec plein droit par
conséquent de tout accepter, de tout attendre. Puis, j'ai
plein droit d'être égoïste avec vous. Je ne crains pas
de trop recevoir. Je ne compte pas, je ne mesure pas.
Donnez, donnez-moi ; je m'acquiescerai. Mais ce que
je vous demande aujourd'hui, ce que je vous conjure
de m'envoyer par tous les courriers, c'est la certitude
que votre santé n'est pas trop atteinte, que le repos
du corps vous revient avec celui du cœur. Là est
la préoccupation, la seule préoccupation qui me

verte. Déjà, quand j'étais près de vous j'ai si souvent
tremblé en vous voyant si aisément et si profondément
ébranlé en voyant, à la moindre émotion un peu
vive, même douce, vos nobles traits, toute votre
personne prêt à tomber dans le frémissement qui
fait mal, même quand la joie le cause, et dont
on ne s'est même bientôt guéri, quand l'émotion
envahit, s'il vient de la joie ou de la douleur.
Vous ne savez pas quelle inquiétude, vous m'avez
déjà causée, quels regards de minutieux et
insatiables inquiétudes j'ai tant fois portés sur
votre physionomie, sur votre maintien, sur votre
démarche, pour y découvrir la moindre trace de
la moindre altération, de la moindre souffrance.
Et que faire de telle crainte dans l'absence, quand
on ne peut s'assurer, à chaque instant, de leur
existence, de leurs limites du moins? Vous me
connaîtrez un jour, Madame; vous saurez un jour
quelle agitation, quelle faiblesse infinie
cachait dans mon cœur, quand une affection vraie
le possédait, et employait, à son triste service, de
qui l'occasion s'en présente, tout ce que je puis
avoir d'imagination, d'esprit, d'énergie. Épargnez
moi ce trouble intérieur qui altère le
bonheur le plus grand et lasser le plus ferme
courage. Veillez sur vous, soignez-vous, rappelez

moi ce sentiment
Vous avez des
Il est impassible
vous avez pa
suis enclin à
matérielle, des
notre pays qu
pourtant de
savantes. Les
Vérifier, je ve
sur les hermit
Le n° 5 était
Dimanche 9.
entrevue la ve
à l'indie, si je
lettre me dirai
Votre n°
le mardi 18, à
même mardi,
Votre n° 12, qu
le n° 11. J'en
peut devenir
J'ai pas de
d'importance; je
avidité que celle
le bonheur, elle

J'ai si souvent moi ce bon repos, ce bras que vous m'avez prouvé.
et si profondément Vous aurez des lettres, vous en aurez souvent, exactement.
et un peu Il est impossible que la cruelle épreuve, par laquelle
de votre Vous avez passé l'un et l'autre de renouvellement, de
souffrance qui suis enclin à croire quelle n'a eu que des causes
et dont matérielle, des méprises, l'adresse, de ignorance, de
et vous notre part quant aux arrangements de la part,
la douleur, peut-être de, combinaisons trop variées et trop
vous m'avez savantes. Certainement vous y penserez.
une et Répond, je vous prie, à ce que je vous ai dit ce matin
poches sur sur les numéros de mes lettres. Vous avez eu le n° 4.
et, sur votre Le n° 5 était le petit billet non numéroté, c'était le
ce bras de Dimanche 9. Et quant au retard du n° 6, j'en
souffrance, entrevoir la raison dans la route particulière qui
substance, quand a lieu, si je ne me trompe. Votre prochaine
et, de leur lettre me dira, j'espère, quel vous est arrivé.
vous me.

Vous n° 11 n'était que le n° 10. Il commence
aurai un jour le mardi 18, à midi, et votre n° 9 finissait le
même mardi, au moment de l'arrivée du porteur.
Votre n° 12 que j'ai reçu ce matin, n'est donc que
le n° 11. Votre retard n'est donc pour quel n'y ait
point d'erreur entre nous.

Bonne nuit.

Je n'ai pas de lettre ce matin. Je n'en espérais pas.
d'importance, je suis désappointée. Quelle insatiable
avidité que celle de notre âme! Et quelle entrevoit
le bonheur, elle s'y précipite, elle s'y attache, elle le

72.27

Vous tout entier, à tout moment. À demain, mon ami.

Je suis charmé de votre conversation avec le tante
Moff. Vous ferez ce que vous voudrez. J'attends à présent
vos projets, en raison de, mouvement, de M. de Lieven.
Soyez sûr d'attendre ! Je voudrais connaître au moins tous
les gens à qui vous parlez, et qui vous me parlez.
Les noms qui m'arrivent par vous, qui sont importants
pour vous, et qui ne me représentent ni une figure,
ni une voix, ni un caractère, cela me déplaît. C'est
du vague, de l'abstrait, de l'étranger. Je n'en puis
souffrir en ce qui vous touche. Ah, notre misère !
Lui de chose dont nous ditons - Je ne puis le souffrir
et qui fait souffrir pourtant, et que nous souffrons
en effet !

2 heures

La proclamation du Roi de Hanovre sera du mal
partout. Les conventions sont intérieurement partant à
la bonne conduite du pouvoir. Ici est vraiment un
acte de folie. Je serais bien fâché que les élections
Anglaises du 4 ventileront profondément. Quant
à nous, malgré les apparences, je doute toujours
que nous ayons des élections. Le ministère de
nos amis méritait que j'ajoute le Roi, qui en est sûr
seul, y a à peine long, qu'on le traitera
probablement jusqu'en mai de novembre avec des
villes. Le Roi d'Autriche, et qu'on, quand le vent
de la Chambre commença à souffler, l'É. Secane en

lancémas ! Ce
tenir plus. De
avez cependant
déchirante, une
l'abandon de vos
un bonheur inco
de mon ange. De
raison, ma just
détourner. Encore
vous le savez ; a
permis ; mais il
le cœur, la per
vraiment, et l'an
conséquent de le
plein droit d'êt
de trop recevoir.
Donnez, donnez
je vous demande
de m'écouter pa
que votre santé
du corps vous n
la préoccupation

peu forcé le royaume minissait, le Roi présenta un
démarchement du cabinet à une dissolution. Je ne
peux qu'être à tout cela; d'abord, parce que je pense
à autre chose; ensuite, parce que rien ne me déplaît
tant que de penser à vide, et quand il n'y a rien
à faire. Le bavardage ^{vain} est la malice de notre temps,
et de notre forme de gouvernement. L'esprit s'y
hibète et la volonté s'y énerve. Viens le moment
d'agir; je penserai alors. Jusqu'à là, je veux jouir
de ma liberté et n'appartenir qu'à moi-même pour
me donner à mon choix.

Mais quand ce choix est fait on ne s'en dit plus.
C'est ce que dit Pompée à Sertorius dans le beau vers
de Corneille. Je suis de l'avis de Pompée.

Adieu dearest Prinass. Pour la première fois
depuis bien de jours, je vous ai écrit la cœur un peu
à l'aise. Mais cette aide a encore besoin de
confirmation.

Je ne sais ce qu'il y a de vrai dans le bruit de
journaux sur l'état grave de M^r de Talleyrand.
Je vais écrire à la Duchesse de Dino.

(Vous pensez bien que je n'ai pas remis votre
lettre à M^{re} de Montan.)

Vendredi 10 h.

Je n'ai pas de lettre ce matin. Oh, attendez, pourtant.
Jusqu'à ce que je sois pleinement rassuré sur votre santé,
je n'aurai aucun repos.